

Errance et aventure dans le t. I du «Tristan en prose»

Ebauchée dans l'*Yvain* et le *Lancelot* de Chrétien de Troyes¹, mise en œuvre dans son *Conte du Graal*, la technique de l'entrelacement produit tout son effet dans le *Lancelot en prose* où elle permet d'approfondir le temps narratif et d'élargir le champ du récit. Dans le *Tristan en prose* la reprise du procédé, doublée de fréquents retours sur le passé, débouche sur un véritable enchevêtrement spatio-temporel, souvent difficile à démêler. La volonté totalisante de l'auteur fait se multiplier les épisodes et les personnages, se mêler les lieux et les temps et dérober souvent aux yeux du lecteur, même attentif, un fil aux multiples sinuosités. Du coup la quête, en tant que structure narrative, s'y trouve dotée de contours beaucoup plus flous. Il paraît cependant possible de discerner dans le tome I, indépendamment de la bien utile division en chapitres et en paragraphes, trois grandes périodes ou étapes, ou encore phases, caractérisées par la prédominance du héros et des événements qui le marquent. Il est en effet permis de lire d'abord les aventures de Lancelot, puis celles de Kahédin et enfin la folie de Tristan. Cependant Kahédin fait l'objet de deux séries d'épisodes successifs mais bien différents, ses voyages en Cornouailles et au royaume

1 — On sait que dans *Yvain*, au moment où la cadette des sœurs de la Noire Espine vient demander justice à la cour d'Arthur, Guenièvre n'est revenue de sa prison de Gorre que depuis deux jours et que Lancelot est retenu dans la tour de Méléagant ; éd. M. Roques, Champion, C.F.M.A., v. 4731-4739. De même dans *Le Chevalier de la Charrete* (éd. M. Roques, Champion, C.F.M.A.), une certaine insistance est portée sur la simultanéité des parcours de Lancelot et de Gauvain pour parvenir au royaume de Gorre (v. 700-710). Puis, lorsque les gens de Baudemagu tirent Gauvain de l'eau où il est tombé au Pont Evage, ils précisent à sa demande que Lancelot vient d'être enlevé par le nain ce jour même (v. 5154).

de Logres, puis sa mort en Petite Bretagne, que l'on ne peut pas considérer comme un ensemble. Si bien que l'on dégage finalement, dans cette coupe narrative du roman que représente le tome I, deux versants assez distincts : d'abord celui de l'errance et de l'aventure qui occupe à peu près les trois quarts du volume, puis celui, beaucoup plus réduit, de la folie et de la mort d'amour. C'est donc sur cette première partie, la plus « aventureuse » au sens médiéval du terme, que porte cette réflexion.

Dans les romans du XII^e siècle, en particulier ceux de Chrétien de Troyes, d'où procède en partie la prose du XIII^e siècle, le sens de l'aventure chevaleresque est relativement clair. La prouesse et l'amour s'enrichissent mutuellement et le chevalier est d'autant plus vaillant que son amour est plus fort ; Lancelot est la meilleure illustration de cette interdépendance. Lorsque l'amant perd par sa faute la Dame aimée, tel Yvain, c'est par la prouesse qu'il la retrouve. Et c'est souvent, comme Erec, grâce à l'établissement d'un équilibre harmonieux entre amour et prouesse qu'il parvient à un bonheur apparemment définitif. Enfin, plus la vaillance s'exerce généreusement au profit d'autrui, plus elle acquiert de valeur morale et sociale. Ces évidences, déjà troublées dans le *Lancelot en prose*, s'obscurcissent complètement dans le *Tristan*. Les raisons qui déterminent le départ du chevalier errant ou ses combats sont souvent peu sûres ou bien relèvent du simple hasard, malgré quelques professions de foi trop limpides pour être tout à fait crédibles ; d'autre part une certaine confusion des valeurs fondamentales contribue à brouiller les pistes ; enfin la primauté que semble prendre la parole sur l'action achève de déconcerter le lecteur.

Les causes du départ et de l'errance dans les romans d'aventures sont nombreuses et ont déjà été analysées précisément à partir d'une quantité appréciable de textes². Le *Tristan* échappe en grande partie à cette analyse pour des raisons évidentes d'édition. Or il semble que, dans ce roman, le hasard ou une certaine gratuité ou encore des motivations quelque peu troubles jouent un rôle nouveau et non négligeable dans l'entreprise de l'aventure.

Déjà, dans la partie du texte qui précède le tome I, lorsque Tristan libère de la tyrannie du géant Nabon deux mille prisonniers retenus au Pays du Servage, ce n'est que sous l'effet d'un pur hasard.

2 — Ph. Ménard, *Le Chevalier errant dans la littérature arthurienne. Recherches sur les raisons du départ et de l'errance*, Senefiance n°2, éd. du CUER MA, 1976, pp. 289-311. Voir aussi M.-L. Chénier, *Le Chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII^e et XIII^e siècles*, Genève, Droz, 1986, *passim*.

Parti avec son épouse Iseut aux blanches mains et Kahédin pour une innocente promenade en mer, il s'endort ainsi que ses compagnons et le bateau, parti à la dérive, finit par s'échouer sur la côte de ce pays³. Ce remarquable exploit n'a pour origine aucune intention noble ou généreuse ; il n'est que le fruit inattendu d'un petit fait quotidien et ordinaire.

Dans notre texte un événement similaire, et fortuit lui aussi, a de la même façon une portée considérable sur le destin de Kahédin. Après avoir été soigné et guéri de ses blessures à l'abbaye de Gaunes, le chevalier est en route pour la Petite Bretagne lorsqu'une tempête le rejette sur le rivage du royaume de Logres, à quatre journées de Camaalot. Cette circonstance l'incite à ne pas reprendre la mer sans aller voir cette cour si renommée dont il est tout proche. Tous les événements qui s'ensuivent découlent donc de cette tempête inopinée qui a détourné Kahédin de son projet initial. Sa nouvelle flambée d'amour pour Iseut, loin de se refroidir comme la première fois, se nourrit au contraire des rencontres qu'il fait et des conversations qu'il tient avec d'autres chevaliers amoureux. Quant il rentrera enfin dans sa terre, sa passion pour la reine sera tellement enracinée en lui qu'il finira par en mourir.

On peut encore faire une remarque du même ordre à propos des aventures de Kahédin et de Palamède qui occupent une partie du tome I et sont suscitées par des causes qui n'ont rien de noble ni de désintéressé. Si les deux chevaliers ont quitté la cour de Marc, comme l'indique le début du chapitre III, c'est parce que la reine Iseut les a chassés l'un et l'autre de sa présence au cours de précédents épisodes⁴. Et c'est pourquoi Kahédin, ayant pris le chemin de Petite Bretagne, a rencontré Palamède qui erre en Cornouailles sans trop oser se montrer.

C'est donc souvent d'une façon tout à fait fortuite que s'effectue le départ en aventures, sans que le chevalier ait formé initialement un projet, sans qu'il ait une cause à soutenir, un intérêt supérieur à défendre.

Quelquefois même la décision de l'errance est prise dans un climat de totale gratuité. L'histoire des noces de Néronneus nous en fournit un exemple probant. Chacun des douze chevaliers présents fait le vœu d'accomplir un exploit irrationnel ou chimérique, comme d'abattre le roi Arthur ou de donner un baiser à la reine Iseut, voire stupide

3 — E. Löseth, *Le Roman en prose de Tristan*, analyse critique d'après les manuscrits de Paris, Slatkine Reprints, Genève, 1974, § 62 et 63.

4 — *Ibid.*, § 44 et 84.

comme d'attaquer le premier chevalier qui sortirait armé de la cour royale. Toutes ces « vantanches », selon le mot du texte⁵, ont forcé en quelque sorte Néronneus à une surenchère et c'est la raison pour laquelle il a gardé pendant trois mois entiers le Pont, abattant nombre de chevaliers et en « outrant » trente-trois⁶. C'est ce qui le contraint également à se battre si âprement contre Lancelot, en risquant à chaque instant d'être tué par un chevalier qui lui est supérieur ; ce qui se serait produit immanquablement sans la reconnaissance finale⁷. Et tout cela pour rien, pour de simples « gabs » lancés à la fin d'un bon repas par de jeunes écervelés. On est très loin de la grave prise de conscience d'Erec découvrant accablé son état de « récréantise » et décidant sur-le-champ de se racheter.

La vengeance enfin, souvent stupide et injuste, constitue aussi un mobile puissant. C'est parce que Blyobleris de Gaunes a enlevé au seigneur du Castel Uter son amie que ce dernier poursuit de sa haine tous les chevaliers de Logres et les retient en sa prison ainsi que les demoiselles qu'ils conduisent⁸. Il y a là une extension abusive de la solidarité du lignage. Blyobleris étant cousin de Lancelot, seuls les chevaliers du lignage du roi Ban devraient être considérés comme des ennemis et non tous ceux du roi Arthur. La coutume est d'ailleurs qualifiée par Néronneus lui-même et par Lancelot d'« anuieuse » et de « vilainne »⁹.

Une autre coutume est également le résultat d'une vengeance, plus acharnée encore et plus ancienne, c'est celle établie par Argan dont les deux épouses ont été autrefois enlevées, la première par Uterpan-dragon et la seconde par Hector. Le roi d'abord a dû payer très cher sa faute et en perpétuer lui-même le souvenir infâmant par la construction du château¹⁰. Quant à Hector, sans doute a-t-il eu l'apparence de la victoire en triomphant d'Argan et en emmenant sa femme en toute impunité mais tous les chevaliers errants depuis ce jour paient sa « felonie »¹¹, puisque non seulement ils sont obligés de se battre pour passer le Pont mais surtout, lorsqu'ils ont fait la preuve de leur vaillance en triomphant du défenseur, contraints de prendre à leur tour sa place.

5 — *Le Roman de Tristan en prose*, éd. Ph. Ménard, T.L.F., Droz, 1987, tome I, § 22, 3-4.

6 — *Ibid.*, 29-31.

7 — *Ibid.*, § 10-14.

8 — *Ibid.*, § 24, 1-10.

9 — *Ibid.*, § 23, 10 et 17 ; 24, 9.

10 — *Ibid.*, § 131-136.

11 — *Ibid.*, § 138, 14-17.

Ce sont donc ceux-là même qui auraient dû faire régner l'ordre social, le roi et les chevaliers les plus illustres, qui l'ont au contraire gravement troublé. Apparaît là une confusion des valeurs qui se manifeste aussi sous d'autres aspects.

L'absurdité qui préside au maintien de la plupart des coutumes avant que Lancelot y mette fin¹² est une marque importante de cette confusion. Les gardiens eux-mêmes ne savent généralement pas pourquoi ils maintiennent les traditions ; ils en ont l'obligation et c'est la seule justification qu'ils peuvent avancer. Lorsque Brunor a échoué aux Détroits de Sorelois, Lancelot entreprend à son tour de tenter les épreuves ; au moment où il arrive au premier pont, les deux frères chargés de sa défense auraient volontiers renoncé au combat, explique le narrateur, tant ils étaient encore accablés des blessures reçues la veille de Brunot mais, ajoute-t-il aussitôt, « il ne pooient selonc la coustume du pont »¹³.

C'est aussi le narrateur qui souligne le caractère extrême de cette absurdité lorsqu'il fait se combattre sans se reconnaître le père et le fils, Hoël et Kahédin¹⁴. Le récit de la bataille est un des plus longs et des plus soignés. L'âpreté de la lutte est mise en valeur par de nombreux détails réalistes, la vraisemblance est maintenue grâce à la sagesse de Hoël qui compose par la réflexion ce que l'âge lui a fait perdre de force, ce qui lui permet de supporter sans trop de dommages les violents assauts de son fils. Bref tout est mis en œuvre pour donner à ce combat un relief bien particulier. Et pour quelle raison sinon pour faire davantage ressortir la stupidité de coutumes qui mènent à de pareilles aberrations ?

Ainsi, de l'aventure chevaleresque ne subsiste-t-il le plus souvent qu'une forme vide, un rituel immuable dont la substance, le contenu sont perdus, ou au moins très réduits. Car non seulement il arrive que l'on parte sans motivation précise, mais ensuite on franchit des obstacles, on surmonte des épreuves dont on ne connaît pas les raisons d'être et on se bat la plupart du temps sans savoir contre qui

12 — Il semble que seul ici Lancelot — et ailleurs Tristan — ait le pouvoir de mettre fin aux mauvaises coutumes, celle du Pont du Géant (22, 25-31), celle du Castel Uter (37, 24-31) et celle des Détroits de Sorelois (72, 24-40).

En revanche il n'est apparemment pas au pouvoir d'Hoël ni de Kahédin de faire cesser celle de la Vergogne Uter. Si le roi de Petite Bretagne réussit, grâce aux conseils de Keu, à être libéré de la garde sur parole du pont, rien ne dit que les quatre frères ne continuent pas à le garder jusqu'à ce qu'un autre chevalier les remplace en les vainquant.

13 — *Op. cit.*, § 60, 8-10.

14 — *Ibid.*, § 141-144.

ni pourquoi ; en revanche on observe toujours scrupuleusement les mêmes règles intangibles. Et si un étranger au royaume de Logres, comme l'est Kahédin, s'étonne de ces comportements qui lui apparaissent peu sensés, il se trouve toujours un théoricien — Keu en l'occurrence — pour lui répondre que c'est ainsi... parce que c'est ainsi : « Autresi ont fait trusques a ore li boin cevalier et li hardi, et nous encore le maintenom »¹⁵. L'inanité de certains faits d'armes, leur caractère souvent futile sont encore soulignés par Keu, lorsqu'il continue à les justifier en remarquant que la joute est un bon moyen de reconnaître le degré de considération à accorder à un chevalier inconnu, selon sa naissance et sa puissance : « ... s'il avenist par aucune aventure que nous cevauchissom ensamble aucun poi, que la joute m'apresist tot apertement quele houneur je vous deüsse porter ne ques cevaliers vous fussiés ne de quel pooir »¹⁶. En plaçant le combat chevaleresque sur un plan social, comme un producteur de signes sociaux engendrant valeurs et n'en retient que la forme qui, à ses yeux, tient lieu de tout. La coutume est rejointe par la norme sociale dans un monde refermé sur ses codes et ses traditions. D'ailleurs les chevaliers ne se délivrant qu'entre eux et partent sans cesse à la recherche les uns des autres selon un parcours, sinon identique, du moins limité (en ce qui concerne le tome I) aux trois royaumes de logres, de Cornouailles et de Petite Bretagne. Cette ronde incessante dans l'espace reproduit le cercle fermé de leur conservatisme.

D'autre part, et toujours dans la même optique, il semble qu'un des enjeux du texte consiste à prendre soigneusement la mesure des chevaliers les uns par rapport aux autres et à établir entre eux une stricte hiérarchie. Au sommet figurent Lancelot et Tristan. Constamment le texte commente par la voix d'un personnage les mérites de chacun en les plaçant le plus souvent à égalité. La prééminence possible de l'un ou de l'autre paraît revêtir une importance capitale. Lorsque Lancelot est aux prises avec le seigneur du Castel Unter et fait merveille, une discussion s'engage entre les spectatrices du combat sur l'identité du « boin cevalier »¹⁷ jusqu'à ce qu'une vieille Dame, avec l'approbation générale, tranche la question : « ... puis que ce est li mieudres cevaliers du monde, u ce est sans faille Lanselos du Lac u mesire Tristrans, li niés le roi March de Cornuaille. Il ne puet estre que che ne soit li uns de ces deux »¹⁸. Tout le monde est du même

15 — *Ibid.*, § 123, 2-4.

16 — *Ibid.*, § 124, 12-15.

17 — *Ibid.*, § 32, 9-10 ; § 33, 2 et 15 ; § 34, 1-8.

18 — *Ibid.*, § 33, 41-44.

avis, le meilleur chevalier du monde ne saurait être que Lancelot ou Tristan et l'alternative n'est jamais résolue.

Plénorius, par exemple, la maintient au cours de son combat avec Lancelot lorsqu'il s'interroge sur la personne de son adversaire. Que ce soit Lancelot ou Tristan, pense-t-il, la même issue est à prévoir pour lui, la défaite et la mort¹⁹. Puis, les deux chevaliers s'étant reconnus, il avoue à Lancelot ne redouter aucun autre chevalier que lui et Tristan, et au même titre l'un que l'autre²⁰.

Cette égalité est affirmée à nouveau par Blyobleris qui déclare à Lancelot, en des termes bien proches de ceux de Plénorius, qu'il n'existe que deux chevaliers au monde contre lesquels il perdrait sa hardiesse : lui et « mesire Tristrans de Cornuaille »²¹.

Même la primauté que Kahédin attribue à Tristan et Guenièvre à Lancelot les situe encore sur le même plan puisque l'on sait bien que cette préférence est d'ordre affectif et ne peut donc pas constituer un jugement dénué d'a priori²².

Les autres chevaliers sont généralement classés non par un personnage mais par le narrateur lui-même qui indique la place qu'il leur attribue par rapport aux deux héros ou les uns relativement aux autres. Ainsi ce même Blyobleris vient-il tout de suite après Lancelot ; il est « li mieudres ki a celui point fust en tout le lingnage le roi Ban, fors Lancelot tant solement »²³. Et, à l'occasion de chaque rencontre, de chaque joute, le narrateur ne manque pas de peser les mérites respectifs des chevaliers en présence en comparant leur force et leur vaillance²⁴. Cette évaluation perpétuelle ressortit beaucoup plus à un souci d'ordre social — établir une hiérarchie des valeurs et des honneurs à manifester à chacun — qu'à un hommage rendu à la vertu guerrière et à la générosité du cœur.

Mieux encore, le classement des chevaliers sur le plan de la vaillance trouve son exact corrélat dans celui des Dames sur le plan de la beauté. C'est Kahédin, le seul dans ce texte à pouvoir porter sur ce monde un regard extérieur, qui établit à deux reprises cette correspondance, d'abord à la cour d'Arthur, mais en s'adressant au seul Hector : « je vous di tout certainement que la plus bele dame ki soit orendroit en cest monde, ce est madame Yseut, la roïne de Cornuaille,

19 — *Ibid.*, § 56, 10-16.

20 — *Ibid.*, § 67, 41-44.

21 — *Ibid.*, § 116, 37-38.

22 — *Ibid.*, § 92, 39-41 ; § 96, 10-18 ; § 106, 28-30.

23 — *Ibid.*, § 113, 10-12. Voir aussi § 114, 15-24.

24 — Par exemple : « Kex li senescaus, ki n'estoit pas d'assés si boins cevaliers, si hardis ne si fors com estoit Lamorat... » (128, 4-6).

et li mieudres cevaliers ki orendroit vivre, ce est mesure Tristrans, li niés le roi March de Cornuaille»²⁵, puis à Lancelot, dans des termes similaires, lors de la conversation nocturne qui les réunit tous deux avec Palamède²⁶. Le texte semblerait même dire qu'il est plus grave d'établir une hiérarchie de beauté entre les deux reines qu'un classement de vaillance entre les chevaliers. En effet Lancelot met en garde Kahédin contre le danger qu'il y aurait pour lui à professer de telles opinions à la cour d'Arthur ; ce serait courir un véritable péril de mort : « Et encore vous lo je, en droit conseil, plus, se Diex me consaut, pour le sauvement de vos cors que d'autre cose, que vous ces paroles ne dites mie trop souvent u roiaume de Logres ; car bien saciés que morteus damages vous en porroit avenir... »²⁷. En revanche, affirmer la supériorité de Tristan sur Lancelot ne ferait pas, semble-t-il, prendre un tel risque au royaume de Logres. On en arrive, à ce point, à se poser la question de l'humour du narrateur...

Cela étant, il est normal qu'une certaine confusion s'établisse aussi dans la relation amour/prouesse, si claire au siècle précédent, et même dans le *Lancelot en prose* où elle se trouve si bien définie par Lancelot lui-même. Malgré les déclarations des chevaliers amoureux qui affirment tout au long du roman que l'amour est la source de leur valeur et leur permet seul de se surpasser²⁸, il ne semble pas exister dans les faits d'interaction bien marquée entre l'un et l'autre, devenus apparemment indépendants. C'est ce que Kahédin constate avec douleur dans son *Lai Mortel* : « Par vous », écrit-il à Iseut, « crut mes los et mes pris. / Or muir, n'ainc vers vous ne mespris »²⁹. La prouesse du chevalier ne suscite pas forcément l'amour de la Dame qui se fonde sur des critères passionnels et, en tout cas, autres. Et la prouesse ne prime pas non plus sur l'amour. Celui-ci est au contraire, pour la plupart des chevaliers, plus important que les exploits guerriers, et même que les aventures les plus hautes, comme le prouvera plus tard Tristan en abandonnant la quête du Graal pour retrouver Iseut³⁰. Dans ce texte, c'est Kahédin qui fait, en parole et en action, la démonstration de la primauté de l'amour. Il accepte en effet de mourir par amour et c'est ce qu'il fera, mais il refuse tout à fait de sacrifier sa

25 — *Ibid.*, § 92, 37-41.

26 — *Ibid.*, § 106, 28-32.

27 — *Ibid.*, § 107, 27-31.

28 — Voir E. Baumgartner, *Le « Tristan en prose », Essai d'interprétation d'un roman médiéval*, Genève, Droz, 1975, pp. 159-163.

29 — *Op. cit.*, § 163, 11-12.

30 — Voir E. Löseth, *op. cit.*, § 406 et 407 : Tristan décide de revenir à la Joyeuse Garde mais, à cause des aventures multiples qui le retardent, il n'y arrivera qu'au § 485.

vie à la gloire des armes. En se séparant de Palamède il lui annonce qu'il retourne en Petite Bretagne car, lui dit-il, «j'aim miex la demourer sains et haitiés que mourir en la Grant Bretagne pour regarder et pour cerquier vos aventures et vos merveilles»³¹. Or Kahédin n'est pas un lâche, il le prouve lors de son combat si dur et si long contre son père. Il ne refuse pas la bataille lorsqu'elle lui paraît nécessaire et ne craint pas de s'engager ou d'être blessé. Ce qu'il refuse c'est de jouter pour jouter, inutilement et vainement, à l'image de tous les chevaliers errants de Logres. Aussi ses paroles en prennent-elles d'autant plus de valeur ; il apparaît, dans les deux dialogues qu'il mène avec Palamède puis avec Keu, où il fustige avec une vigoureuse ironie les coutumes surannées du monde arthurien, comme un véritable porte-parole de l'auteur³².

Si ce dernier en effet s'efface généralement derrière un de ses personnages ou s'abrite derrière sa source («ce dist li contes»), il se manifeste cependant comme maître d'œuvre et on peut alors, à travers les procédés qu'il utilise, saisir quelques effets de sens. Et d'abord à travers son maniement du temps.

Malgré l'étendue du champ temporel qu'il prétend couvrir et qui pourrait donc échapper facilement à son contrôle, il semble au contraire maîtriser fort bien la durée. Plusieurs strates temporelles se superposent au cours de la narration, tout en se distinguant clairement. Un passé mythique est évoqué par le géant Taulas tué par Tristan et par l'autre géant dont triomphe Boort ; ces géants renvoient le lecteur à une époque immémoriale³³ ; Le roi Uter fait référence, lui, à un passé intermédiaire entre le mythe et l'histoire, au moment où la légende commence à pouvoir être située dans le temps ; enfin la narration se donne pour historique et précisément datée, le temps du roi Arthur, et consignée dans le livre que le prétendu Luce del Gat recueille et translate³⁴. Or le narrateur mélange toutes ces époques. Tristan et Boort tuent chacun leur géant et, dans l'histoire d'Argan et de ses deux épouses, Uterpandragon et Hector apparaissent contemporains. D'autre part chaque aventure, chaque épreuve, ou presque, quelquefois une simple rencontre donnent lieu à un retour sur le passé qui les explique ou les justifie. Dans le tome I on peut ainsi identifier cinq récits d'événements plus ou moins anciens, enchâssés

31 — *Op. cit.*, § 121, 40-43.

32 — *Ibid.*, § 141 à 124.

33 — Le chiffre de 200 ans indiqué au § 177, 15 est donné comme approximatif et légendaire.

34 — Renée L. Curtis, *Le Roman de Tristan en prose*, Munich, Max Hueber Verlag, 1963, Prologue, p. 39, 10-12.

dans la narration : d'abord ceux de Néronneus, concernant la garde du Pont du Géant et le Castel Uter, qui ne datent que de quelques années et celui du Castel Nestor construit par Galehaut par amour pour Nestor, simple allusion à un passé lui aussi encore proche³⁵. Puis le texte s'étend plus longuement sur la fondation de l'abbaye de Gaunes où Kahédin fait soigner ses blessures et qui a été construite par les soins du roi Boort de Gaunes, oncle de Lancelot. Ce passé relativement récent est traité par le narrateur comme s'il s'agissait d'une histoire très ancienne ; elle commence comme un conte de fées : « Vérités fu sans faille que... »³⁶ ; elle raconte successivement les aventures d'Anchisés, parent de Boort, tué par le géant, puis celles de Boort qui parvient, lui, à le mettre à mort ; enfin elle fait mention de l'abbaye comme d'une fondation antique : « ... li rois Boors le fist apeler l'Abeïe de Gaunes »³⁷. Le dernier récit enfin est celui, beaucoup plus long, de la Vergogne Uter³⁸, situé entre les réflexions de Kahédin sur les coutumes de Logres et son combat contre son père. Il commence de la même façon que le précédent : « Vérités fu... » et est pris en charge, comme le précédent, par le narrateur. Ces deux récits font appel au même procédé : Boort est envoyé à une époque plus ancienne que la réalité historique et l'époque d'Uter est confondue avec celle d'Hector, alors qu'une génération d'une durée qui reste toujours mal définie les sépare³⁹. Cette technique donne de l'épaisseur à la narration, l'approfondit. Les récits présents se réfléchissent dans les récits anciens et les reproduisent ; les uns sont les miroirs des autres ; le texte est enrichi de cette dimension supplémentaire et c'est ce qui compte, plus que l'exacte cohérence des dates.

Mais il est un domaine de prédilection pour celui qui dit dans le Prologue se nommer Luce del Gat « chevaliers amoureux et envoisiez »⁴⁰, c'est le domaine du langage. Indépendamment des nombreuses lettres ou poèmes que s'adressent les personnages au cours du roman, l'auteur insiste de multiples façons sur l'importance qu'il accorde à la parole et à l'écrit. Ainsi Keu lui-même reconnaît la compétence de Kahédin quand celui-ci requiert contre les mauvaises habitudes des chevaliers errants et, à court d'arguments, il constate : « Je

35 — *Op. cit.*, respectivement § 21-22 ; § 23-24 ; § 74, 3—5.

36 — *Ibid.*, § 82, 1 ; ce récit occupe les § 82-85.

37 — *Ibid.*, § 85, 10-12.

38 — *Ibid.*, § 131-138.

39 — En effet l'âge d'Uterpandragon et celui d'Arthur font toujours l'objet de chiffres impressionnants.

40 — Renée L. Curtis, *op. cit.*, Prologue, p. 39, 11.

ne trovai piecha mais cevalier ki si bien se seüst desfendre par paroles com vous faites. Tant m'avés dit a ceste fois que je vous quit de ceste joute...»⁴¹. Keu le sénéchal, garant et défenseur des coutumes de Logres, estime que les paroles pertinentes et les phrases bien tournées tiennent lieu de prouesse. C'est une nouveauté d'importance.

Mais c'est surtout la conversation nocturne entre Kahédin, Palamède et Lancelot qui fournit une démonstration intéressante de cette supériorité du langage sur l'action. La scène est écrite selon la même structure qu'une scène de combat, mais exactement à l'inverse. Tout d'abord elle se passe dans le noir et les trois chevaliers ne se voient pas. Puis Kahédin, au lieu du défi habituel, monologue longuement sur le malheur d'aimer et la souffrance d'Amour. Palamède, qui l'entend, l'interpelle selon les règles avec l'habituel «vassal», non pour se battre mais seulement pour discuter ses allégations. Ils se rendent compte tous deux qu'ils sont rivaux en amour mais leur joute ne cesse d'être verbale. Pourtant Palamède est «tant durement iriés c'a poi k'il ne pert du tout le sens»⁴², ce qui se dit généralement du chevalier prêt pour la bataille. D'autre part, alors qu'ils sont tous deux amoureux d'Iseut, leur débat dévie sur la beauté de la reine Guenièvre. Les répliques sont courtes comme sont rapides, lors d'une bataille, les coups que se portent les adversaires. Puis l'un des discoureurs, Palamède, acquiert la certitude que son interlocuteur est Kahédin, de même que souvent un des chevaliers reconnaît l'autre au cours d'un combat. Alors Palamède simule une colère, réplique de la fureur qui saisit quelquefois un jouteur lorsqu'il se voit perdre l'avantage et qu'il veut le reprendre. Enfin leur conversation devient franchement mondaine lorsqu'ils se demandent mutuellement des nouvelles de Lancelot, de Tristan, et que Kahédin raconte à Palamède tous les détails de son entretien récent avec Hector à la cour. C'est alors que Lancelot entre en lice, comme il arrive souvent qu'un troisième chevalier en rejoigne deux autres en train de combattre. Mais il ne fait qu'avouer qu'il a tout entendu et mettre en garde Palamède et Kahédin, comme nous l'avons vu plus haut, contre le danger et sous-estimer la beauté de Guenièvre au royaume de Logres. Et la conversation se termine sur les mots «soulas» et «envoiseüre» par lesquels Palamède la caractérise et sans qu'aucun des trois chevaliers puisse se vanter d'avoir surpassé les autres. Enfin la reconnaissance traditionnelle n'aura lieu qu'au matin et au jour tandis que dans les combats elle est immédiate et qu'il y a toujours un vainqueur, par les armes ou par abandon de l'adversaire.

41 — *Op. cit.*, § 124, 28-31.

42 — *Ibid.*, § 103, 1-2.

Cependant une nouvelle scène, matinale celle-ci, succède à la scène nocturne. Blyobleris, arrivé sur les lieux, par hasard toujours, défie les trois hommes. Lancelot, qui l'a reconnu, refuse de jouter pour éviter de l'abattre. Kahédin s'y refuse aussi en engageant Lancelot à combattre le premier et Palamède commente l'échange en remarquant que Kahédin a parlé « par giu et par envoieüre »⁴³. Là encore on pense à Luce del Gat « amoureux et envoisiez », décidément bien proche de son personnage.

L'ultime commentaire de cette belle nuit est apporté par Palamède et Kahédin lorsqu'ils se sont séparés de Lancelot et de Blyobleris. C'est d'abord Kahédin qui prend la parole pour affirmer : « ... onques mais, a mon escient, troi cevalier aventureus n'asamblèrent issi merveil-leusement con nous asamblasmes tout troi ersoir... » et Palamède acquiesce : « Certes, ... l'aventure fu assés merveilleuse, mais li par-lemens fu assés plus merveilleus »⁴⁴. L'aventure et la merveille, ce ne sont plus les combats ou les joutes, ce sont les discussions passionnées sur l'amour et la beauté des Dames.

Ainsi le narrateur, par des moyens très différents, laisse à entendre le prix qu'il accorde à l'errance et à l'aventure. Le hasard qui préside souvent au départ, les absurdités auxquelles sont souvent conduits les chevaliers, le caractère systématique et vain des joutes dévaluent considérablement l'idéal jusqu'ici unanimement reconnu. L'éthique chevaleresque s'use au même titre que la *fin'amor*. Désormais l'amour vaut mieux que la prouesse et le récit de l'action mieux que l'action elle-même. La narration des aventures présentes est prétexte à rappeler celles du passé. Aussi l'écriture en engendre-t-elle constamment une autre et c'est bien là que se trouve l'essentiel.

Marie-Noëlle TOURY,
Université de Nancy II

43 — *Ibid.*, § 113, 5.

44 — *Ibid.*, § 120, 6-13.

Littérature de la mine